



De la sardine au thon : la pêche à Groix du XVII^e au XX^e siècle

Jean-Claude LE CORRE

Groix fut un port sardinier puis thonier dont la renommée était immense. L'apogée de cette pêche, au début du XX^e siècle, fut suivie d'un rapide déclin. De multiples causes techniques (la découverte de la stérilisation par appertisation, le développement du moteur), économiques (l'apparition et le développement de secteurs concurrentiels, l'ouverture ou la fermeture de certains marchés outre-mer) et parfois naturelles (les fluctuations de l'abondance des poissons, en particulier de la sardine) expliquent ces évolutions.

De la terre à la mer

En octobre 1636, Dubuisson Aubenay, gentilhomme d'escorte de Jean d'Estampe, conseiller du roi Louis XIII, effectue un voyage d'inspection à travers la Bretagne et, faisant étape à Port-Louis, en profite pour visiter Groix. Le récit de cette visite est le premier texte qui donne une description de l'île et de ses habitants. « Vous abordez à un très petit port, au Nord de l'isle, dit Port Tudi, où de petites chaloupes, capables du port de 20 hommes, peuvent aborder avecques la marée. »...

« Il y a force fontaines et ruisseaux d'eau douce... La terre est labourable et fertile en blay, non en vin. »... « Ils se chauffent de chaume, et, pour la plus part, de bousées de vache, qu'ils font sécher contre des murailles exposées au soleil. Le feu en est puant. »... « L'air y est rude, mais fort sain... Ils se portent bien et vivent 80 ans, hommes et femmes. »... « Là sont des gens de marine, grands pêcheurs de sardines qu'ils salent dont ils trafiquent tout un semestre de l'an, du printemps à l'automne et aussi des rays, congres etc... qu'ils éventrent, salent et sèchent au soleil à leurs fenêtres. »



Photo: JC Le Corre

[1] L'île de Groix depuis Étrel (avec sur la gauche de la photo, la tourelle du Roheu)

Cette tradition maritime existe depuis au moins le XV^e siècle, puisqu'on trouve trace d'un bateau de Groix en 1431, « *le bateau Notre Dame, de Groye, transportant 13 tonneaux de froment, seigle et avoine, sortant de Gavres.* » La maritimisation de l'île va s'accélérer au cours du XVII^e siècle grâce à deux événements. D'une part la création en 1666 de la Compagnie des Indes et son installation à l'embouchure du Blavet sur les terres qui allaient devenir Lorient. D'autre part en 1668, Colbert supprime la « presse », réquisition forcée des hommes pour armer les vaisseaux de guerre. Il la remplace par un système beaucoup plus rigoureux, celui des « classes ». En 1671, il instaure le « rôle » des équipages, dispensant du service dans la marine les hommes enrôlés à la pêche ou sur les navires de la Compagnie des Indes. De 1671 à 1675, cinq classes faisant une année de service sont mentionnées. Avec 205 marins identifiés, nous pouvons estimer à environ 50 le nombre de chaloupes armées par des groisillons. C'est ainsi que, dans les minutes d'un procès entre le recteur de Groix et les Oratoriens de Nantes en 1689, on peut lire : « *...que tous les hommes de cette isle estant tous mariniers et bons matelots gaignent très bien leur vie sur mer tant dans les voyages du long cours que sur les navires de sa Majesté et à la pesche. Les femmes y sont d'un grand travail, beschent, labourent et cultivent leurs terres et s'y portent parfaitement bien...* ».

Depuis 1384, cette terre appartenait, en grande partie, à la famille des ducs de Rohan qui en percevait les redevances seigneuriales. L'Église y était aussi propriétaire et touchait ses dîmes. Toute l'île était en culture mais divisée par le biais des mutations et des héritages en de multiples parcelles dont les revenus (grevés par les multiples impôts) assuraient tout juste une maigre subsistance (le premier cadastre en 1837 dénombra 45 882 parcelles sur la superficie de l'île de 1 475 hectares).

De 1715 à 1815, l'évolution de la pêche fut freinée par les continuelles guerres maritimes entre la France et l'Angleterre ou la Hollande, les îles du Ponant se trouvant souvent au milieu des batailles navales et des pillages qui se succédèrent. Le calme revenu, la pêche, surtout celle de la sardine, se développa rapidement à Groix.

À la différence de ses voisins, Belle-Île et Port-Louis, Groix ne possédait ni port, ni chantier naval, si bien qu'en 1728 Le Masson du Parc signale que « *les propriétaires des chaloupes de Belle-Isle ont eux*

seuls plus de 200 chaloupes pour faire cette pesche, 150 au Palais, 45 à 50 au havre de Sauzon, 36 à 40 que les insulaires de Groix viennent y monter pour faire cette pesche ». Cette situation va rapidement évoluer et le déclin de Belle-Île va être à l'origine de l'essor de Groix. En 1740, on y recense déjà 90 chaloupes et, après la Révolution et l'Empire, on en dénombrera 150 en 1820 (c'est-à-dire plus de 600 pêcheurs pour une population de 2 500 habitants).

La pêche à la sardine

« *Commerce de sardines, souvent ruineux, toujours hasardeux, rarement heureux* ». Ainsi s'exprime François Le Gallen, moine capucin bellilois du XVIII^e siècle.

La chaloupe. Contrairement au thonier plus tard, il n'y a pas eu de chaloupe sardinière spécifique à Groix. Généralement construites à Port-Louis, nous en connaissons par ces chantiers leurs caractéristiques, voisines de celles des chaloupes finistériennes. Au début du XIX^e siècle, une chaloupe mesurait environ de 7 à 9 m de long, 2,50 à 2,80 m de large pour une profondeur de 0,80 à 1,15 m et un tirant d'eau d'environ 1 m. Ces chaloupes jaugeaient de 2 à 6 tonneaux. Elles possédaient deux mâts : le grand mât ou taillevent et le mât de misaine, chacun ayant sa voile et sa vergue. En plus des ustensiles ordinaires, grappins, paniers, bailles de rogue... elles



Archives départementales du Morbihan

[2] Ce croquis d'une chaloupe sardinière groisillonne a été réalisé en 1863, et est extrait d'un carnet de dessins du vicomte Louis de Dax (1816-1872) (de Beaulieu, 2019). La chaloupe de Groix a des voiles noires et a été reconvertie (provisoirement ? pour une fête ?) en chaloupe de transport de personnes.



[3] Cette carte postale montre les chaloupes sardinières à Larmor, à la fin du XIX^e siècle. Remarquer les filets suspendus aux mats, disposés ce jour-là pour la bénédiction des Courreaux de Groix, mais souvent attachés ainsi de retour au port pour sécher.

étaient armées de quatre avirons dont deux très grands (de la longueur du bateau !) indispensables pendant la pêche. Les coques étaient uniformément noires car calfatées au coaltar (un goudron issu de la distillation du charbon) et les voiles couleur « cachou » car tannées avec de l'écorce de conifère (en général le pin maritime, qui fut extensivement planté sur les côtes bretonnes). Jusqu'en 1852, elles n'avaient pas d'immatriculation et portaient généralement des noms féminins ou religieux (aucun prénom masculin !).

Les filets. Ils étaient très nombreux et de maillages différents en fonction de la taille des sardines. Ce sont des filets flottants de 13 à 15 brasses de long (24 m environ) et de 8 à 14 m de haut. Une chaloupe bien équipée possède deux jeux d'une quinzaine de filets. Ils étaient fabriqués chez eux par les pêcheurs ou leurs femmes. La première filature mécanisée ne sera créée à Douarnenez qu'en 1870.

La rogue. Pour appâter la sardine, on utilisait de la rogue, œufs de morue salés qui provenaient essentiellement de la région de Bergen en Norvège depuis la perte du Canada et des bans de Terre Neuve en 1763. Elle était achetée en grosses quantités par les négociants ou les usiniers et fit très tôt l'objet d'une importante spéculation. Son prix de vente aux pêcheurs pouvait aller jusqu'à supprimer tout le

bénéfice d'une saison et ce malgré, à maintes occasions, l'intervention de l'État.

L'équipage. À Groix, l'équipage était généralement de cinq hommes : le patron (ou maître de chaloupe), trois matelots et un mousse. Tous insulaires, ils étaient souvent du même village voire de la même famille. Cette cohésion était un atout supplémentaire dans le rendement de la pêche. De plus, le patron était très souvent l'armateur de la chaloupe car les groisillons pratiquèrent très tôt la copropriété. Cela leur enlevait une partie de leur dépendance vis-à-vis des usiniers ou des négociants, contrairement aux chaloupes du continent.

La pêche. De juin à octobre, elle était journalière et commençait très tôt. À l'arrivée sur le lieu de pêche, les voiles étaient affalées et les mats couchés. Deux hommes se mettaient aux avirons et avançaient face au vent. Pendant ce temps, le patron aidé du mousse mettait à l'eau un filet et distribuait de la rogue à proximité pour attirer la sardine. Quand le premier filet était suffisamment garni de poisson, on y amarrait un second et ainsi de suite jusqu'à en avoir 9 ou 10. Pendant ce temps, la chaloupe continuait d'avancer et on ne cessait de répandre la rogue pour attirer le poisson. Venait ensuite le débesquage, qui consistait à secouer les filets pour faire tomber les sardines sans les toucher, vu

ANNÉE 1785

DEPARTEMENT DE L'ORIENT.

La Chaloupe de la Gloire.

ARMEMENT DE Chaloupe,

POUR LA PÊCHE N°16.

RÔLE de l'Équipage de la Chaloupe de la Gloire

du port de Lorient, appartenant au Maître, pour faire la Pêche de Sardine, conformément aux Ordonnances de Réglement sur ce sujet.

Donné Chargement Sans être l'Équipage	NOMS, SURNOMS, DEMEURES ET QUALITÉS	Age en Années	Qualité de l'Équipage du Bât.	Cette à Telle
	Maître			
	Gilles Noël, de Gwiaz, 67 ans, 1785	67	Maître	1785
	Matelote			
	Gildas Noël, de Gwiaz, 65 ans, 1785	65	Matelot	1785
	Joseph Noël, de Gwiaz, 25 ans, 1785	25	Matelot	1785
	Mousse			
	Joseph Noël, de Gwiaz, 20 ans, 1785	20	Mousse	1785
	RÉCAPITULATION.			
	Maître, 1			
	Matelots, 2			
	Mousse, 1			
	TOTAL, 4 personnes.			

Je soussigné, Gilles Noël, Maître de la Chaloupe de la Gloire, certifie aux Officiers de la Marine, au Département de l'Orient, l'exactitude de ce rôle.

[4] Rôle d'armement d'une chaloupe sardinière en 1785 (l'île arme cette année-là 90 chaloupes sardinières). On remarquera que tout l'équipage sauf le mousse porte le même patronyme, Noël. Le maître, Gilles Noël, âgé de 67 ans, est le père de Joseph Noël, le deuxième matelot, âgé de 20 ans. Le premier matelot, Gildas Noël, âgé de 65 ans, est le frère de Gilles, et le père du quatrième matelot, Joseph, âgé de 25 ans. Ce modèle d'armement familial perdurera durant toute l'histoire de la pêche groisillonne.



[5] La pêche à la sardine (Duviard, 1978). Extrait d'un tableau de Le Breton en 1853 (Musée de la Marine, à Paris). Deux chaloupes, voiles affalées, mouillent leurs filets à l'arrière, bout au vent. D'autres chaloupes, toutes voiles dehors, se dirigent vers les lieux de pêche ou en reviennent.

la fragilité de leur chair (d'où l'importance du maillage). Il ne restait plus alors qu'à rentrer rapidement dans le port le plus proche pour vendre sa pêche, ou de la négocier sur place à des « sardinières » qui en faisaient le commerce.

Vers 1820, le produit annuel de cette pêche en Bretagne sud est estimé à 1 200 000 milliers de sardines (le millier est l'unité de comptage du poisson). Sur cette quantité, 100 000 milliers étaient vendus à la côte à des particuliers, 200 000 allaient aux

presses et servaient à la fabrication de 50 000 barils. Le reste (900 000 milliers) était vendu aux chasse-marées. Les prix d'achat pratiqués par ces derniers étaient plus élevés car, contrairement aux pres-seurs, ils avaient la franchise du sel.

Les presses. Jusqu'au début des conser-veries, en 1825 à Port-Louis et 1863 à Groix, la conservation des sardines se faisait dans de petits établissements appelés « presses ». Ces presses avaient été intro-duites en Bretagne vers 1620, en particulier à Belle-Île, par des artisans provençaux. À Groix, ce sont des presseurs déjà implantés dans la région de Lorient qui s'installèrent, là où les chaloupes pouvaient accoster le plus facilement. L'île en a possédé jusqu'à six simultanément : deux à Port-Tudy (1683 et 1730), deux à Port-Mélite (1799 et 1800), une à Port-Lay en 1803, une à Port-Mélin en 1824 et la dernière à Locmaria en 1846. Elles se transformèrent toutes au cours du XIX^e siècle : la maison d'habitation devint un débit de boisson et de commerce du vin, la presse un atelier et magasin d'accastillage. Certaines tombèrent en ruine et la dernière à Port-Mélite ferma définitivement en 1889.

Jusqu'à leur disparition, la méthode de fabrication décrite par Le Masson du Parc au XVII^e siècle resta quasiment immuable : « ...quand elles sont livrées, on les met à égoutter leurs eaux pendant une heure ou deux avant de les saler, ensuite on les met en tas... On sème du sel de couche en couche d'un doigt d'épaisseur du poisson... On laisse ainsi les sardines durant 10 à 12 jours avant de les laver à l'eau de mer.

Quand elles sont suffisamment égouttées on les arrange dans des barils. Les sardines sont 8 à 10 jours à être pressées. Quand elles sont bien préparées, elles peuvent se conserver bonnes pendant 7 à 8 mois. »

En 1780, les trois quarts de la production, entre Étel et Quimperlé, étaient dirigés sur Nantes, Bordeaux et jusqu'à Sète et Marseille. Les bateaux ramenaient en échange du vin qui devint rapidement un commerce fructueux.

L'arrivée des conserveries, d'abord unique-ment intéressées par ce poisson, permit à cette pêche de perdurer jusqu'à la fin du XIX^e siècle malgré son absence fréquente d'une année sur l'autre et les prix fluctuants de la rogue. À Groix, à la fin, elle n'était plus pratiquée que par des marins « hors-services », c'est-à-dire retirés des listes de l'Inscription Maritime, âgés de plus de 50 ans et pensionnés. En 1871, la vente de la sardine représente 49,6 % de la valeur totale des produits groisillons. En 1888, ce ne sera plus que 15 % et en 1900, 2,5 %. L'armement va suivre et, de 150 chaloupes en 1820, on va passer à 109 en 1868, 60 en 1894 et plus que 10 en 1899. Les deux dernières, « Les clés de Saint Pierre » et « La Mouette », furent désarmées en 1907 et 1909. Mais à ces dates, l'âge d'or du thon avait depuis longtemps commencé.

Ce survol rapide de Groix au temps des sar-dines ne doit pas faire passer sous silence deux pêches, moins importantes par leur volume et leur rapport, mais participant au cycle annuel de la vie maritime de l'île : la pêche au maquereau (printemps, été) et



[6] Localisation et durée d'activité des presses à sardines de l'île de Groix

celle des crustacés, notamment du homard. Pour donner une idée de leur importance, elles rapportaient en moyenne, à la part, en 1894, 115 francs pour le maquereau et 65 francs pour les crustacés (à la même date, la sardine rapportait 190 francs, le thon 400 francs et le chalut 550 francs).

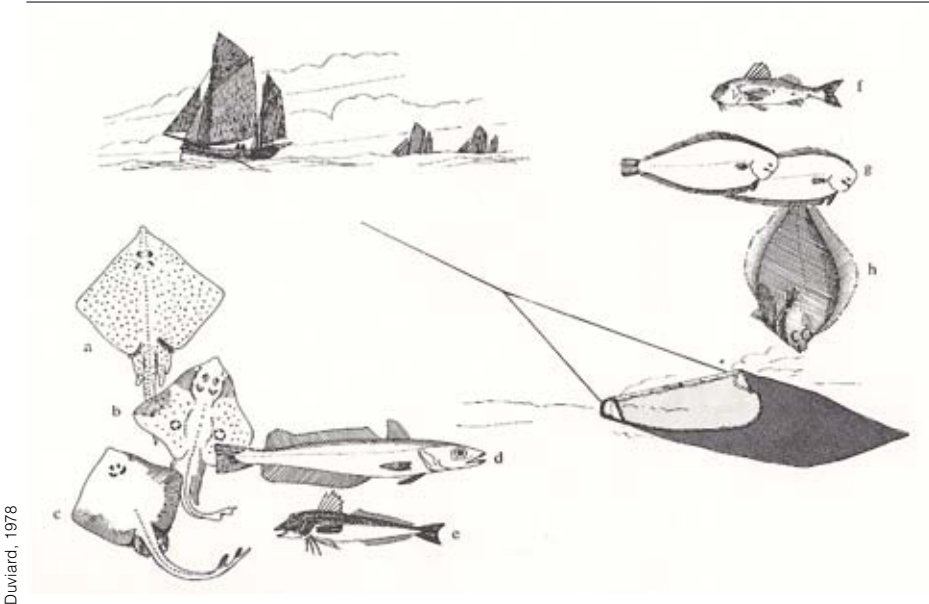
De la sardine au thon : commerce et pêche au chalut

Avant l'aventure du thon, les aléas de la pêche à la sardine amenèrent les groisillons à partiellement se reconvertir vers deux « métiers » de la mer particuliers : le commerce et le chalut (ou drague).

Le commerce commença avant la Révolution sur de fortes chaloupes sardinières, mais prit de l'ampleur, la paix revenue dès la Restauration. Groix arma de plus en plus de chasse-marées (chaloupes de 10 à 15 tonneaux) et acquit rapidement le quasi-monopole de ce métier. Il consistait à acheter les sardines directement sur les lieux de pêche, à les saler légèrement et à les transporter le plus rapidement possible pour les vendre dans les ports où cette pêche ne se faisait pas (Vannes, Le Croisic, Nantes, jusqu'à Bordeaux). Ces « sardiniers » se firent rapidement une

réputation de hardis navigateurs et de fins commerçants. Ce commerce dérivait parfois vers une contrebande de poisson d'Espagne ou du Portugal, dont certains patrons devinrent des spécialistes au grand dam des Douanes et de l'Inscription Maritime. Mais des bateaux, plus grands donc plus chers, devaient pouvoir être utilisés toute l'année pour être rentables. De plus, l'île ne possédait pas de port de refuge à cette époque : le premier port, Port-Lay, ne fut terminé que vers 1853 et Port-Tudy ne fut commencé qu'en 1860.

Cela amena les armateurs groisillons, vers 1850, à s'orienter vers la pêche hauturière au chalut sur des bateaux plus forts que les chasse-marées, des chaloupes pontées de 20 à 25 tonneaux avec un équipage de cinq hommes. Cette pêche « au gros poisson » avait déjà été pratiquée par quelques chaloupes sardinières, mais ces bateaux non pontés n'étaient pas du tout adaptés aux difficultés hivernales et nombre d'entre eux firent naufrage. Les lieux de pêche étaient souvent éloignés de Groix, et Les Sables d'Olonne et La Rochelle servaient de port de vente et de refuge. Dès cette époque, certaines familles insulaires s'y installèrent plus ou moins définitivement. Cette pêche pouvait être très rémunératrice, mais les chaluts perdus en réduisaient parfois les gains. De



Duviard, 1978

[7] Pêche à la drague. Les principales espèces pêchées sont la raie lisse (a), la raie douce (b), la raie baveuse (c), le merlu (d), le grondin gris (e), le rouget (f), la sole (g) et la plie (h).

plus elle était dangereuse, car pratiquée en hiver, et causa la perte de nombreux bateaux et de leurs équipages.

Mais c'est la navigation dans le golfe de Gascogne au contact des pêcheurs basques et surtout de ceux de l'île de Ré et de l'île d'Yeu qui leur fit découvrir la pêche au thon. Cette pêche d'été d'un poisson moins erratique que la sardine, d'un armement moins onéreux que le chalut, et d'un rapport pouvant être très intéressant, attira les armateurs de Groix. Ils en eurent en quelques années le quasi-monopole et l'île devint au début du XX^e siècle, la capitale atlantique de cette pêche. Cette transformation, à partir de 1860, ne peut être dissociée de l'évolution de la société, ni des événements nationaux ou internationaux qui se déroulèrent à ces dates. Parmi les plus importants, l'arrivée du chemin de fer à Lorient en 1863 (La Rochelle en 1856, Les Sables d'Olonne en 1871) permit le transport des conserves et la distribution du poisson frais dans tout le pays avec, dès 1881, la fabrication industrielle de la glace. Le développement des conserveries (à Groix dès 1863) qui pouvaient traiter, en plus du thon, jusqu'à 200 milliers de sardines par jour, se trouva conforté par de nombreux débouchés extérieurs : la guerre de Sécession en Amérique, la ruée vers l'or en Californie, les expéditions coloniales et les guerres du Second Empire furent autant de marchés très importants pour les usiniers de l'Atlantique.

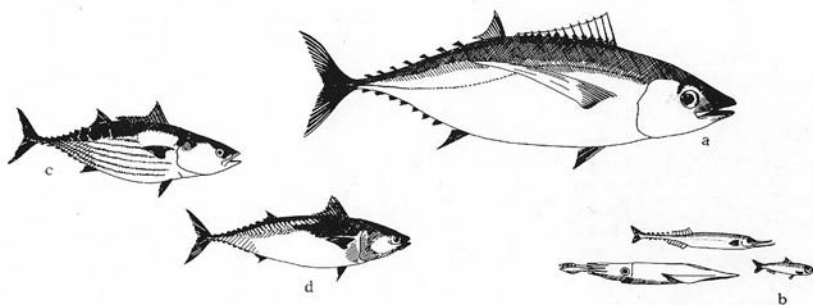
La pêche au thon

La pêche au thon blanc ou germon est connue depuis le XVII^e siècle. Ce sont les

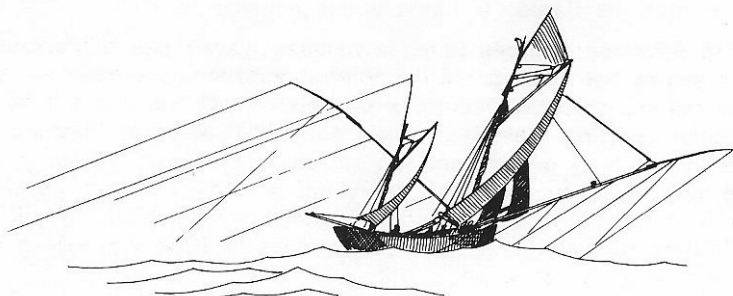
basques qui les premiers la pratiquèrent sur des chaloupes non pontées : les trincadours. Cette pêche est restée longtemps localisée au fond du golfe de Gascogne, car le germon est très fragile une fois pêché, ne se sèche pas et se conserve mal dans le sel. Il a donc fallu attendre l'arrivée des conserveries pour que son intérêt commercial apparaisse. Ce poisson, de 6 à 10 kg en moyenne, vit en bancs plus ou moins importants et se nourrit essentiellement de petits poissons et de crevettes qu'il chasse, uniquement de jour, en surface, et dans une eau à environ 15°C, de préférence agitée. Sa migration, de 100 à 200 miles des côtes, commence au large du Portugal au début de l'été et se termine dans l'ouest de l'Irlande en automne.

Dès le début de l'aventure du thon, la navigation hauturière à la pêche se faisait essentiellement à l'estime (les bateaux se localisaient approximativement en se référant aux lignes des navires de commerce). La découverte des bancs de poisson tenait autant de la chance que du « flair » du patron (changement de couleur de l'eau, présence d'oiseaux de mer...). Mais tout dépendait surtout des vents et de l'état de la mer. Cela explique, entre autres, l'inéluctable évolution des bateaux jusqu'à leur motorisation et la disparition définitive de la pêche à la voile devenue beaucoup trop aléatoire sur le plan commercial.

Le bateau. Si, au début, dans les années 1860 (la première mention de pêche au thon dans les rôles date de 1863), les chasse-marées des « sardiniers » groisillons commencèrent à pêcher le thon, on s'aperçut très vite de leurs limites. Ces bateaux de 10-15 tonneaux étaient trop faibles pour la haute mer. On arma rapidement des chaloupes pontées de



[8] À l'apogée de la pêche à Groix, les dundées recherchent au large le thon germon (a), la bonite vraie (c), le bonitou ou thazard (d), lesquels se nourrissent essentiellement de balaous, de calmars et de clupéidés (b). Ce schéma respecte les proportions relatives des différentes espèces.



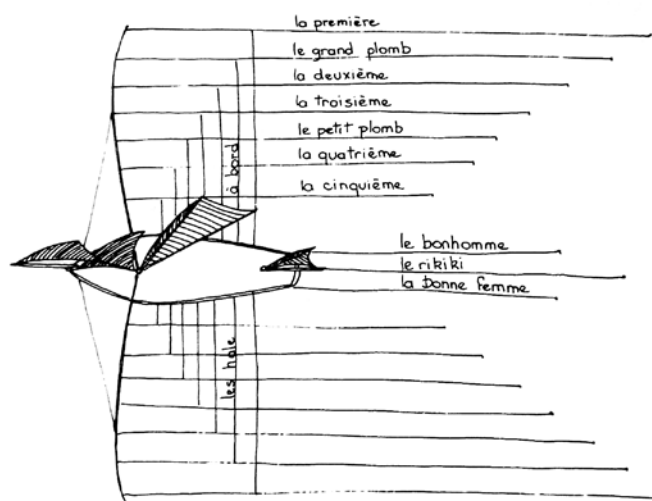
[9] Silhouette de dundée en pêche

25 tonneaux et plus, vite appelées « les grésillons ». Leur silhouette est encore loin de celle des célèbres « dundées » et le maniement des voiles, avec un équipage réduit et surtout occupé à pêcher, était leur principal handicap.

Le gréement en dundée, ou dundee (d'étymologie incertaine, possible déformation du mot dandy pour son élégance) était déjà connu des pêcheurs anglais et de ceux de l'Iroise vers 1860. Il fallut une tempête et une fortune de mer en 1883 pour qu'un pêcheur de Groix transforme radicalement sa chaloupe. Un seul mat implanté vers l'avant du bateau, un grand mat de tape cul à l'arrière et un long bout dehors sont les principales caractéristiques de ce nouveau gréement. Équipé de cinq voiles, il s'avéra rapidement beaucoup plus facile à manœuvrer et à tenir la mer par gros temps.

En 1889, à l'initiative des chantiers navals de Sablés d'Olonne, on supprima l'arrière arrondi de la chaloupe et les « culs plats » apparurent. La silhouette caractéristique du dundée prit sa forme définitive. Petit à petit, le tonnage augmenta, jusqu'à 70 tonneaux et plus. Avant la première guerre mondiale, d'une valeur de 12 000 à 14 000 francs et acheté en copropriété, il pouvait être amorti en 4 ou 5 ans, pour une durée de vie supérieure à 20 ans.

La pêche. Sa technique, très spécifique à ce poisson, est restée sensiblement la même du XVII^e siècle jusqu'aux années 1950 qui virent l'apparition de la pêche au vif, à la canne. Le dundée est équipé de deux tangons, longues perches en sapin de 15 à 20 m, fixés au pied du mât. Ils sont abattus en oblique et équipés chacun de 5 lignes de différentes longueurs. Ces



[10] À gauche : noms français des lignes pour la pêche au thon. Cette organisation est calquée sur les méthodes de pêche au thon au Pays basque, dès le XVIII^e siècle.

[11] À droite : rangement du thon sur le pont d'un dundée. Les germons pêchés sont suspendus par la queue aux « bois de thon », après avoir été vidés.

lignes sont terminées par un hameçon double, sans ardillon, garni d'une touffe de paille de maïs en guise d'appât. Le bateau avance à une vitesse d'au moins 5 nœuds et la voracité du poisson fait le reste. Quand le thon a mordu, la ligne est ramenée au bateau grâce à un hale à bord et le poisson est aussitôt tué, vidé et suspendu par la queue sur les chevalets installés sur le pont.

Après une quinzaine de jours (un dundée peut embarquer environ 600 thons, jusqu'à 1 000 pour certains), il est temps de rentrer, car le poisson risque de se gâter et sera invendable. Une fois de plus, le vent est un juge de paix impardonnable et de lui dépend en bonne partie la réussite ou l'échec de toute une saison. Ce problème de conservation du thon s'est toujours posé. Ainsi une enquête réalisée auprès de groisillons en 1926 révéla que chaque dundée avait jeté 320 thons avariés dans sa saison. Si on ajoute à cela les grandes fluctuations du prix de vente d'une semaine à l'autre et d'un port à l'autre, on retrouve dans cette pêche un peu des aléas de celle de la sardine.

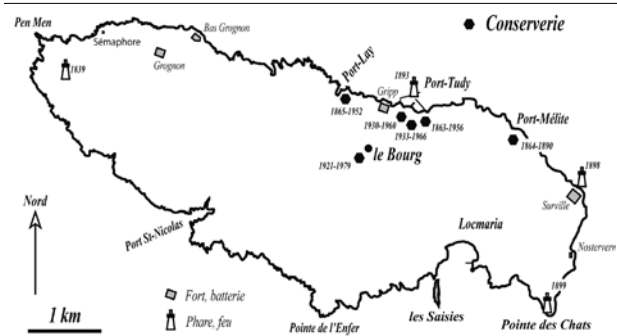
L'équipage. À Groix, l'équipage se compose du patron, de 4 matelots et 1 mousse. Comme pour la pêche à la sardine, ces

hommes sont tous des insulaires, souvent apparentés et pratiquant la pêche au chalut en hiver. Le produit de la pêche est divisé en 9 parts : 4 parts pour l'armement, 1 part pour chaque matelot, une demi-part pour le mousse. Une demi-part de l'armement est reversé au patron. Vers 1900, un matelot peut espérer gagner entre 400 et 700 francs pour sa saison (550 francs au chalut l'hiver). Un couple avec 2 enfants dépense par an 800 francs.

L'apogée. Au début du XX^e siècle, la pêche à Groix est à son apogée. En 1910, les 272 dundées de l'île représentent à eux seuls la moitié de tout l'armement thonier de l'Atlantique. En 1912, les groisillons arment 286 dundees, dont 269 pour le thon et la drague (en 1911, 120 dundées font encore la drague). Cette année-là, ils pêcheront 1 200 000 kilos de thon ! L'île atteint sa population maximum de 5 745 habitants, dont 1 800 inscrits maritimes (près de 28 % de la population !). Mais la Grande Guerre arriva et l'île paya son lourd tribut de 173 morts tant dans les tranchées qu'en mer. La pêche au thon et la drague reprirent, mais, avec l'ouverture, en 1933, du port de Keroman à Lorient et ses chalutiers, le moteur va progressivement supplanter la voile.



[12] Le dundée « Lion de Belfort » (G 1003 puis LGX 2876) fut construit à Belle-Île en 1909, son propriétaire étant Gildas Bobinec de Kerrohet. Peinture de Camille Paulichet qui en fut le patron en 1931. Don de sa fille Camille Le Pennuicic.



[13] Ci-dessus : localisation et durée d'activité des conserveries de l'île de Groix.

[14] Ci-contre : l'usine Jeco, une conserverie, domine Port-Lay (Duviard, 1978). Après la cessation de son activité en 1952, le bâtiment fut occupé de 1965 à 2002 par l'Association Jeunesse et Marine (école de voile). Après son rachat par Lorient Agglomération, le bâtiment est utilisé par les associations insulaires, et héberge depuis 2005 le Festival International du Film Insulaire de Groix.



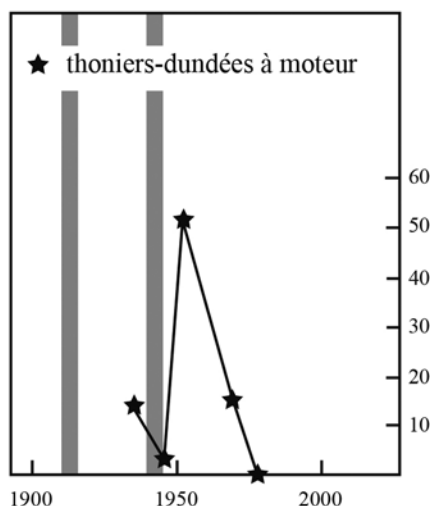
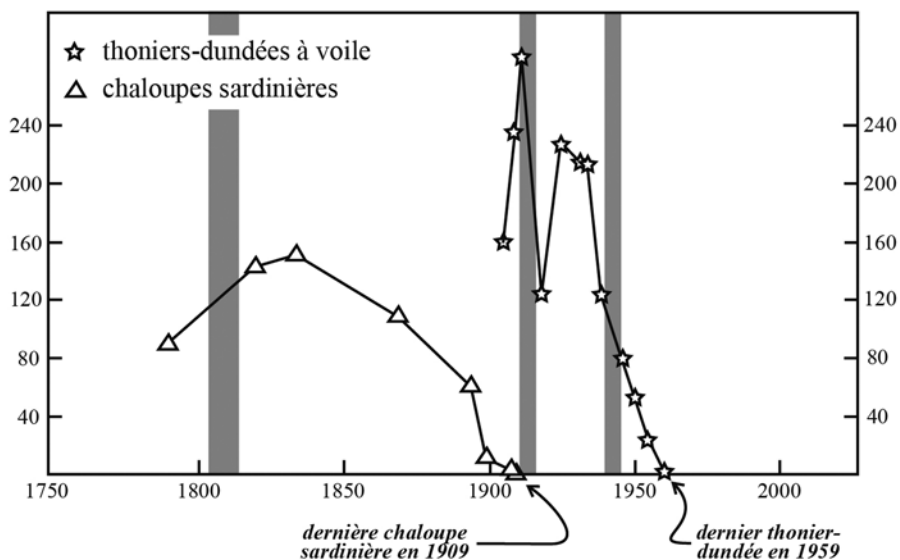
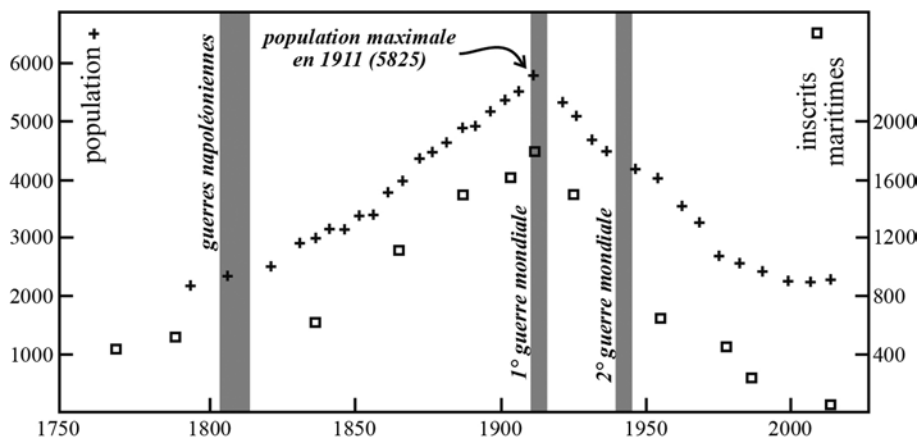
De la voile au moteur : l'inexorable déclin de la pêche à Groix

En 1934-1935, la flotte de thoniers à voile atteint son apogée en France. Sur les 774 dundees recensés, Groix vient encore tête

avec 215 unités, mais est talonnée par Étel avec 210 bateaux. En 1938, on ne compte plus sur l'île que 133 voiliers, 83 en 1946, 54 en 1950, 25 en 1954, le dernier désarma en 1959. On essaiera bien de motoriser les dundees et même de les équiper de chambre froide mais ces voiliers n'étaient pas conçus pour porter un moteur qui, en outre, en doublait le prix d'achat.



[15] Le dundée « Potr'Piwizi » (GX 3929) fut l'un des derniers à pratiquer la pêche au thon.



[16] Données quantitatives sur la population de Groix, le nombre d'inscrits maritimes (en haut), le nombre de chaloupes sardinières et de thoniers-dundées à voile (au milieu) et au moteur (en bas). La transition entre la pêche à la sardine et celle au thon fut rapide. L'apogée de la pêche à Groix se situe à la veille de la Première Guerre mondiale. Le déclin commença avant la Seconde Guerre mondiale. L'apparition du moteur puis le transfert des activités à Lorient lors de l'ouverture du port de Keroman signèrent la fin de la pêche à Groix.

En 1936, un chantier de construction de Concarneau créa le concept du bateau mixte, chalutier-thonier, la pinasse, qui sonna le glas définitif de la pêche exclusive à la voile. À Groix, les principaux armateurs ne prirent pas, pour différentes raisons, ce virage imposé par le progrès, et le dernier thon du dernier dundee fut débarqué à Port-Tudy le 13 novembre 1959.

Néanmoins, la pêche avec les apports extérieurs de thons et de sardines continua sur l'île à alimenter les conserveries. En 1926, 3 usines employaient 250 personnes, en 1956 2 usines et 204 employés et en 1978 la dernière usine, qui fermera en 1979, avait 60 employés. En 1978, les 447 inscrits maritimes de Groix naviguaient sur les chalutiers de Lorient, Concarneau, La Rochelle ou « au commerce » aux quatre coins du monde. Port-Tudy, dont la construction s'acheva en 1935, se vida petit à petit de tous ses bateaux. Seuls une poignée d'insulaires continuent aujourd'hui

de pratiquer un des plus durs métiers au monde et perpétuent ainsi la grande tradition de la pêche, de ses succès et de ses drames. La dernière tempête de septembre 1930, encore dans toutes les mémoires, avait vu 6 dundees et 34 marins de l'île disparaître en 48 heures.

Une grande et glorieuse page de l'histoire mouvementée de Groix était tournée. L'île petit à petit a ressemblé à une belle endormie jusqu'à ce que, depuis quelques années, le tourisme la fasse revivre à la belle saison. Mais il n'y a plus de voiles couleur cachou ni de dundees dans les Courreaux. Heureusement, de nos jours, quelques marins en pratiquant la pêche côtière continuent de perpétuer la tradition maritime de l'île. Le thon au clocher de l'église et le monument aux disparus en mer au cimetière sont là pour rappeler la tragique et glorieuse épopée de la pêche à Groix dans les siècles et les décennies passés. ■



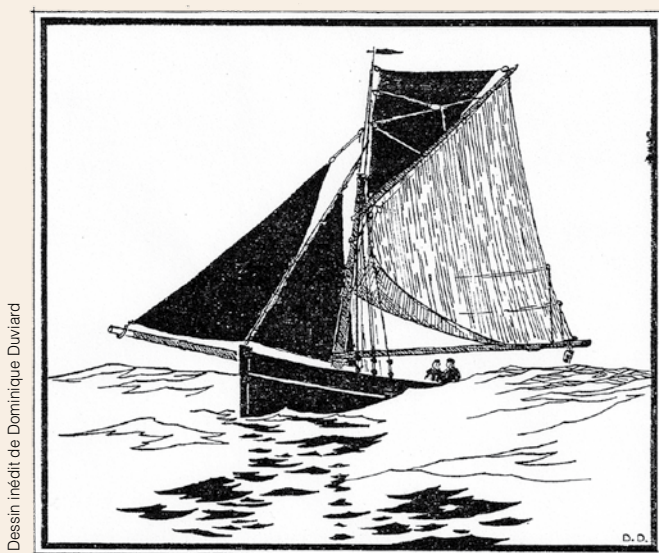
Photo, JC Le Corre

[17] Ce groisillon est allé acheter à Port-Tudy un thon entier. Noter que les ouïes ont été découpées préalablement, afin d'assurer une meilleure conservation du poisson.

De l'entomologie à l'ethnologie :

Dominique Duviard

Zoé DUVIARD



Dominique Duviard est né le 17 janvier 1940 à Nantes. Durant sa jeunesse, il fréquenta longuement la côte vendéenne, des Sables d'Olonne à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, et put alors se familiariser avec la voile et la pêche.

Après des études universitaires en entomologie et écologie marine à Orsay, il soutient une thèse de doctorat de 3^e cycle en 1969, puis une thèse de doctorat d'État en Sciences Naturelles « Écologie du *Dysdercus voelkeri* en Afrique occidentale. Migration et colonisation de nouveaux habitats ». Maître de recherches à l'Office de Recherche Scientifique et Technique en Outre-Mer (aujourd'hui Institut de Recherche pour le Développement), il effectue de longs séjours en Afrique, avant un retour en métropole, en 1978, à la Station Biologique de Paimpont (Université de Rennes) et une installation à Groix.

« C'est le vent qui m'a conduit à l'entomologie – un métier – et à l'ethnologie – une passion. Le vent qui transportait certains insectes du cotonnier africain dans leurs migrations lointaines ; le vent qui gonflait les voiles des pêcheurs du golfe de Gascogne au temps des grands dundees. »

Ce scientifique naturaliste accompli se passionne pour l'ethnographie historique des marins pêcheurs de l'Atlantique et fonde au sein des Éditions Gallimard la collection « Mémoire des gens de mer ». Il est à l'initiative de la création de l'Écomusée de Groix. Avec l'équipe de « Groix, Vie et Traditions », il publie six « Cahiers Groisillons ». Son livre, « Groix, l'île des thoniers » (paru en 1978, réédité en 1992) reste une référence indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de cette île. Ces travaux l'amènent à collaborer activement à la formation du groupe de recherches « Ar Vag », qui se définit des objectifs similaires, à l'échelle de toute la Bretagne atlantique.

Scientifique rigoureux, ethnologue passionné, il était aussi un dessinateur habile possédant un réel talent littéraire, récompensé par le prix Écrivains de Vendée (1982) pour « La Gazelle des Sables », l'histoire d'un bateau de pêche des Sables d'Olonne, puis par le prix Aigue-Marine (1984) pour « Drôle de plaisanterie » (1984), chronique douce-amère de ses pérégrinations à bord du *Kenavo*, sloop dont il fit don à l'Écomusée de Groix. Dominique Duviard nous a hélas quitté trop vite le 26 décembre 1983.

Le thonier-duxée *Biche*, un voilier chargé d'histoire



Caractéristiques de *Biche*

Longueur coque : 21 mètres
Longueur hors tout : 32 mètres
Déplacement : 70 tonnes
Voilure : 350 m²
Capacité d'accueil :
29 personnes en navigation
(hors équipage),
70 personnes à quai

Aux 19^e et 20^e siècles, les thoniers tenaient un rôle primordial à Groix, qui fut, le premier port thonier français de 1870 à 1940. À partir de 1905, le thonier-duxée « à cul plat » deviendra le symbole de la pêche à voile. Les 300 thoniers-duxées du port de Groix dans les années 1920–1930 ont quasiment tous disparus, victimes de la motorisation. À l'exception du « *Biche* », les quelques survivants des années 50-70 n'ont pu être sauvés ou restaurés.

Biche a été construit en 1934 aux Sables d'Olonne pour Monsieur Ange Stephan de l'île de Groix. Il navigua à la pêche jusqu'en 1956. Cet unique survivant a été cédé en 1956 au Royal Belgian Sailing Club (RBSC), basé à Zeebrugge. Pendant plus de 10 ans, un grand nombre de marins belges y ont fait leurs armes. Puis *Biche* a été cédé à partir de 1967 à des armateurs anglais qui ont longtemps croisé à son bord le long des côtes de la Manche, apparaissant même en 1979 à Groix, sur l'invitation des îliens. Ces derniers espéraient pouvoir l'acquérir, mais sans succès.

De 1985 à 1991, le bateau est quelque peu abandonné le long d'un quai en Angleterre, jusqu'à ce que le Musée Maritime de Douarnenez n'en fasse l'acquisition en 1991. Il est alors intégré aux collections du Port Musée, mais son état est déjà dégradé. Dix ans passent encore sans que le musée ne puisse entamer les travaux de restauration nécessaires.

En 2002, le Port Musée propose la cession de *Biche* à la commune de Groix, qui l'accepte pour le compte de l'association des *Amis du Biche*, créée afin d'en assurer la restauration. C'est le début d'une longue route semée d'embûches et de contrariétés qui auraient pu décourager plus d'une bonne volonté d'entreprendre ! *Biche* a bénéficié d'une restauration complète, de 2009 à 2012 : la coque remise à neuf par le Chantier du Guip, le gréement redessiné et mis en oeuvre par les *Amis du Biche* après un important travail de recherche, sans oublier les voiles taillées par la maison Burgaud sous la supervision de l'architecte naval François Vivier.

Remis à l'eau le 22 juin 2012, *Biche* peut désormais naviguer en toute sécurité, pour des sorties d'un à plusieurs jours. L'association propose des embarquements aux particuliers et aux entreprises, pour des sorties à la journée, ou des locations à quai, des croisières avec nuits à bord en Bretagne sud ou plus loin aux Îles Scilly, et surtout *Biche* a renoué avec son passé et embarque des passagers pour les pêches au thon. Chaque année en fin d'été, *Biche* retrouve les gestes d'antan et déploie ses tangons pour 4 semaines de pêche dans le golfe de Gascogne avec des passagers.

En soutenant et en adhérant à l'association Les *Amis du Biche*, vous pouvez embarquer à des tarifs préférentiels sur les navigations, les convoyages et sorties de journée.

Les poissons de Mario Rosso

Chantal GRUYER



Mario Rosso est né en Italie en 1920 dans une famille nombreuse composée de neuf enfants. Il émigre en France en 1946 à l'âge de 26 ans après sept années de guerre, pendant lesquelles il a été résistant dans le maquis italien, où il perdit deux frères. Son engagement de jeunesse le marquera toute sa vie, et il n'oubliera jamais ces années de « manque de tout ». Il s'installe avec son épouse à Courbevoie (en région parisienne) où il travaille durant 30 ans. De leur union naquirent deux filles.

Mario Rosso découvre Groix en 1963. Il restera sous son charme toute sa vie. Mario apprend à pêcher à la ligne avec un autre pêcheur et ami, René Maupied, du village de Kerlo. Il arpente les rochers de Groix et, plus âgé, la jetée du port, partageant sa passion avec d'autres pêcheurs. En effet, l'art de la pêche à la ligne se transmet, les anciens conseillant les jeunes. Mario

séjourne définitivement à Groix à partir de 1976 jusqu'à son décès en 2009.

Quand il ne va pas à la pêche, il aime bricoler. Comme il aime la nature, il apprivoise des oiseaux et se met à sculpter des poissons en bois, puis à peindre ses sculptures. Révolté par les pollutions suite aux naufrages de l'*Érika* (1999) et du *Prestige* (2002) sur les côtes bretonnes, Mario décide de décorer la véranda, tel un joyeux aquarium, de ses poissons multicolores. Car il aime par-dessus tout voir le regard étonné des passants et adore plaisanter et échanger avec les promeneurs qui découvrent Groix.

Pas un enfant n'a franchi le seuil de sa maison sans repartir avec un petit sabot taillé dans un noyau de pêche ou un caillou peint d'un petit poussin jaune, niché au creux de la main. Mario savait partager sa joie de vivre avec tous ceux qui avaient gardé leur âme d'enfant.

L'Écomusée de Groix, mémoire de l'île

Sylvie SAN QUIRCE

Ouvert en 1984 et installé dans l'ancienne conserverie Romieux à Port-Tudy, l'Écomusée de l'île de Groix, consacré à l'histoire et au patrimoine d'une communauté insulaire, est d'abord un service public de proximité, dont les collections sont à 80 % issues de dons de plus de 350 familles de l'île. Il poursuit sa vocation de collecte et de recherches sur l'évolution de la vie quotidienne et des activités de la société groisillonne d'autrefois, à travers un travail sur la mémoire vivante, auprès des anciens, mais aussi en s'appuyant sur les travaux scientifiques les plus rigoureux, comme ceux de l'historien Michel Perrin sur l'histoire des flottes thonières de Bretagne Sud, ou de Pierre Tromeleu sur le passage de la sardine au thon et des presses aux conserveries.

Il est un instrument d'interprétation et de découverte de l'île indispensable aux visiteurs venus de l'extérieur. Il retrace pour eux l'histoire de l'île en insistant sur l'importance du passé maritime. En effet, Groix fut le premier port d'armement thonier français de 1870 à 1938, mais aussi un centre actif de pêche au chalut et de petites pêches côtières. Dès 1866, Port-Tudy fut doté d'une station de sauvetage dont le canot Grussenheim-Alsace est l'une des pièces maîtresses des collections de l'écomusée. Une école de pêche, la première de France, ouvrit ses portes à Port-Lay dès 1895, en raison de l'importance de sa population tournée vers la pêche au large.

Bateaux, maquettes, objets de la vie quotidienne, instruments de travail, costumes, photographies retracent le dynamisme de la société groisillonne dans les collections permanentes. Un grand choix de films de témoignages à visionner et des expositions temporaires enrichissent encore la visite.

Le musée propose aussi au public des sentiers balisés en bleu et jaune du petit patrimoine de l'île (boucle ouest 13 km,

boucle ouest 14 km), une maison-antenne à Kerlard (habitat traditionnel de pêcheur-agriculteur) et un centre de documentation consultable sur rendez-vous du mardi au vendredi. Diverses activités sont également possibles pour les groupes en périodes de vacances ainsi que pour les scolaires.



Thoniers à Port-Tudy, huile sur bois par Roger Chapelet (1903-1995), 1947 (destinée à l'origine au paquebot Groix, alors en refonte à Lorient). Achat FRAM (Fonds Régional d'Acquisition des Musées). Coll. Écomusée de l'île de Groix